

« Je me parle à voix basse voyageuse » Récit d'une rencontre avec Gaston Miron

Michel van Schendel

Autour du récit

Number 194, January–February 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18363ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

van Schendel, M. (2004). « Je me parle à voix basse voyageuse » : récit d'une rencontre avec Gaston Miron. *Spirale*, (194), 6–7.

« JE ME PARLE À VOIX BASSE VOYAGEUSE »

EDWARD Saïd, le grand intellectuel palestinien qui vient de mourir, écrivait dans son autobiographie qu'il ne se sentait « *nulle part à sa place* », ni aux États-Unis où il enseignait et écrivait, ni dans les autres pays dominants dits « occidentaux », ni dans aucun des pays dominés par les maîtres du monde fomentateurs d'un nouvel « orientalisme » de conquête, ni dans son pays de naissance, la Palestine occupée.

Louis Aragon, le grand poète et écrivain français mort en 1982, a laissé un vers, fameux parmi tant, écrit au temps de l'occupation de la France par les nazis : « *En étrange pays dans mon pays lui-même* ».

Gaston Miron, le grand poète québécois mort en 1996, écrivait ainsi les quatre premiers vers des « Monologues de l'aliénation délirante » : « *Le plus souvent ne sachant où je suis ni pourquoi / je me parle à voix basse voyageuse / et d'autres fois en phrases détachées (ainsi que se meut chacune de nos vies)* ».

Il écrivait ensuite, dès le vers suivant, « *puis je déparle à voix haute dans les haut-parleurs* ». Parler à voix basse, puis déparler à voix haute. Déparler, c'est littéralement défaire la parole, en quelque sorte la détisser, la déliasser, la détricoter jusqu'à la fin des toutes premières mailles. Déparler, cela peut aller jusqu'à cesser de parler, jusqu'à se taire donc. Jusqu'à se taire — à voix haute? Et dans les haut-parleurs? Cette contradiction est-elle possible? Oui, mais seulement parce que jusqu'à cet instant la parole, en train de se défaire, existe encore, qu'elle existe jusque dans le cri, qu'elle est en train de *délirer*. Délirer, tel est d'ailleurs le sens majeur — non pas unique — que le mot « déparler » a pris dans l'usage québécois et, semble-t-il, dans certains usages anciens.

Parler et déparler, donc, dans le même fil allant puis revenant. Parler et déparler parce que celui qui parle et déparle ne sait où il est, ni pourquoi, ni non plus « *comment* » il y est, ajoutait Miron au début de la strophe suivante. Parler et déparler, parce que celui qui parle ainsi ne se « sent pas à sa place », n'est pas à sa place là où il est. Telle est ou peut être une des façons de l'exil, qu'il s'agisse d'un éloignement imposé ou de ce qu'on a appelé l'exil intérieur. Tel est-il, l'exil, si l'on veut bien ne pas le prendre pour une renonciation ou pour un abandon. Si le fait de ne pas être à sa place, de n'avoir pas de place, signifiait un acquiescement, une abdication, celui qui parle ne le pourrait et ne pourrait non plus déparler, il n'y aurait pas de parole et il n'y aurait pas de cri, il n'y aurait pas de révolte et non

plus de revendication. Celui qui parle et déparle comme Miron ne renonce pas, il revendique. Il lutte. Il lutte précisément par le langage dont il risque à tout moment d'être dessaisi, il lutte pour lui, pour lui-même, et pour tous les autres qui sont comme lui, les opprimés qui peuvent ultimement être dépossédés du langage, l'immense majorité.

C'est sur ce fond-là d'existence, dans cette orientation d'esprit, qu'est advenue puis s'est affinée ma relation avec Gaston Miron.

J'ai rencontré Gaston pour la première fois, en 1955 si je me souviens bien. Il avait 27 ans, j'en avais 26. Nous sommes très vite devenus des amis. Il a été l'un de mes quelques amis indéfectibles, de mes grands amis, un ami très proche



Christine Major, *Atelier*, 2003, acrylique sur toile, 150 cm × 195 cm. Photo : Marie-Christine Simard.

le plus souvent, très présent dans les débuts, plus distant ou éloigné par la suite, mais constant, l'un de ces amis avec lesquels l'amitié est une durable et mutuelle attention, exigeante et affectueuse, une attention de vérité. Nous sommes restés des amis pendant plus de quarante ans, jusqu'à sa mort.

Je ne peux tout dire. Seulement quelques moments de vie. En 1955, j'étais très heureux de pouvoir donner des cours à la leçon ou à l'heure. Cela se passait chez moi durant l'été, et surtout pendant l'automne et l'hiver dans un petit collège privé qui avait l'audace d'être laïc et qui s'appelait fièrement lycée Valéry. Je venais de dispenser, durant l'année de six mois, des cours de français, d'histoire, de géographie, de latin, de grec, d'histoire de littérature française et même (ce qui était presque insolent à l'époque) de littérature canadienne-française, ce n'est pas tout, d'histoire de l'art et, excusez du peu, de droit commercial, tout cela, rien que cela, à raison de trente-cinq heures par semaine et de cinq dollars de l'heure (valeur 1955 tout de même!), devant des classes de dix élèves, d'autres de vingt, d'autres de quarante. J'étais exténué. Passons sur le décor. Est-ce l'un de mes élèves de 13^e année, ou bien Hélène Pilotte, l'une des fondatrices des Éditions de l'Hexagone, venue promouvoir au lycée le jeune atelier d'édition, et avec qui j'avais eu une longue conversation? Toujours est-il que quelqu'un, quelqu'une, elle ou lui, m'a fait inviter quelque part dans les Laurentides, dans une organisation de jeunesse tenue par un jeune homme qui s'était mis en tête de lancer une auberge de jeunesse d'un genre nouveau. Les auberges de jeunesse, il y en avait beaucoup à l'époque en France, en Belgique, en Europe occidentale. Il n'en existait pas au Québec, et pas l'ombre d'une idée de cela dans le reste du Canada. Le jeune homme était un certain Beauregard, ceux qui l'ont connu se souviennent, on l'appelait Carosse, peut-être pour « carotte » parce qu'il disait toujours Carotte ou Carosse en jurant, et il jurait beaucoup pour ne pas dire « Chriss » — selon un jeu de consonnes identiques (k-r-s-). Son auberge de jeunesse à lui, elle accueillait comme les autres dans le monde des jeunes voyageurs. Mais les possibilités de voyage au delà du lac Ouareau où elle gîtait étaient limitées, Carosse devait donc prévoir des durées de séjour plus longues que les une ou deux nuits habituelles dans les A.J. de l'après-guerre européenne. Les séjours de jeunes pouvaient durer une semaine, il fallait assurer le logement mais aussi un minimum de nourriture. Il fallait aussi les distraire, plus encore instruire leur curiosité. Carosse, je crois, venait de l'Ordre de Bon Temps, organisation un peu boy-scout et assez catholique qui m'aurait certainement déplu en tant que telle. Mais le bougre avait une religion suffisamment bourru pour être très ouverte et accepter de passer sous les meubles. Il m'avait invité à parler devant les résidents de l'auberge, nombreux en été, de l'histoire de la poésie au

Québec. C'était un sujet qui m'avait très tôt intéressé après mon arrivée à Montréal, et seule une poignée de gens s'en occupait alors. Deux entretiens étaient prévus. Gilles Lefebvre, professeur de linguistique à l'Université de Montréal, était là. Gaston Miron était là. L'année suivante, Carosse me réinvitait, puis encore l'année d'après, pour donner d'autres entretiens et animer les discussions sur des sujets semblables ou connexes. Chaque fois Gaston Miron était là. Il intervenait de sa voix puissante. La liberté sur les barricades devait avoir cette voix-là. Ça me plaisait. Je me sentais à l'aise dans le mouvement de cette voix. Il y avait beaucoup de monde à ces rencontres, des jeunes et des encore-jeunes. C'est à l'occasion des débats du lac Ouareau que, par exemple, j'ai fait la connaissance de Thérèse Renaud et de Guy Laffont, tous deux poètes, remarquables d'écoute.

Carosse s'est tué peu de temps plus tard. Gaston a continué de rayonner. Il travaillait à l'époque à la librairie Beauchemin. Il y gagnait une maigre pitance, bien que la librairie qui était aussi un éditeur de manuels et d'ouvrages littéraires bon teint bon genre prît toute sa part d'un plantureux marché captif de livres d'enseignement pour maisons religieuses. Ces maisons et leurs éditeurs ont toujours été chiches, dans la logique de leur capitalisme de rentiers. Les salaires étaient de gratte-misère. Il fallait bien vivre, même chichement, Gaston le devait. Ce qui ne l'empêchait pas de recevoir à la librairie ses amis en homme habitué aux largesses d'idées. Un jour, il me fit rencontrer dans la réserve de la librairie Beauchemin où il se tenait un tout jeune homme ébloui et déjà cultivé, Gilbert Langevin, dont il venait de faire la connaissance. Gaston parlait de Sartre, puis de Césaire et de Neruda, et il jetait dans la conversation le déjà grand poète Paul-Marie Lapointe, qui allait devenir notre ami commun. Ensemble, nous commentions et lisions ou relisions. Les livres lus n'étaient pas sur les étagères de la réserve de Beauchemin. Gaston les tirait de sa poche. Il déclamaient des fragments.

Nous nous voyions souvent dans ces années-là, jusqu'à son départ pour la France en 1959, à bord d'un navire polonais de croisière, le *Batory*, où ému je le vis monter. En cet instant, je l'enviais d'aller dans mon pays et je craignais de le perdre. Nous nous voyions souvent. À la librairie Beauchemin, à la belle librairie Déom qui venait de disposer rue Bleury, en face du collège Sainte-Marie, ses étalages gourmands de poésie locale et internationale, dans des librairies, dans des cafés, dans la rue. Nous marchions, nous parlions, Gaston tirait des bouts de papier de sa poche, il y en avait toujours des différents chaque fois, il les remettait dans l'autre poche et il récitait à voix forte, de mémoire, de larges saccades de ses nouveaux poèmes. Je me rappelle, nous marchions rue Sainte-Catherine parmi les bruits de sonnettes des tramways et les passants débordés, Gaston soudain me dit à grande voix,

me dit, nous dit à tout le monde trois vers que l'on trouve aujourd'hui dans les « Monologues de l'aliénation délirante », mais qui me semblent avoir appartenu alors à un autre poème : « *or je suis dans la ville opulente / la grande St. Catherine Street galope et claque / dans les Mille et une nuits des néons* »

C'est durant l'une de ces nombreuses rencontres, celle-ci plus que d'ordinaire longue, passionnée et brouillonne, brûlante de lumière et de curiosité, que Gaston me parla de mon propre travail. Ce n'était pas la première fois, mais durant ce long après-midi son attention fut insistante et pourtant délicate. J'écrivais des poèmes depuis longtemps, depuis l'âge de quinze ans. J'avais beaucoup écrit en France, des poèmes et des articles. Je continuais d'écrire maintenant à Montréal, des poèmes et des articles, aussi des textes pour la radio. Les articles et les scripts, je les avais publiés; les poèmes, non, pas une seule fois. Je continuais d'en écrire. Le problème était peut-être dans le caractère de cette continuation. Plus précisément, il était existentiel. Je n'étais pas venu ici, au Canada, pour y rester, mais seulement pour aider à régler certaines difficultés d'ordre familial. Je devais, nous devions, ma petite famille et moi, regagner la France après apaisement. Les circonstances m'obligèrent à rester. J'ai vécu alors comme volé de mes espoirs, de mon pays. J'étais en cale sèche, l'avenir s'annonçait gris, triste. Ce que j'écrivais n'était pas à cette hauteur, à cette profondeur. J'écrivais comme décalé, sans le savoir. Il aurait fallu le savoir. Gaston me dit doucement ce qu'il en était.

Je le cite à peu près. Ce ne sont pas les mots, les siens, ce ne sont pas ses mots. Mais c'est le ton et le thème : « Tu vis l'exil. Je crois qu'on a le moyen de comprendre ça ici. Ton exil, c'est ici. Et c'est ici que tu dois le dire. Ton exil doit devenir un combat. » Il a peut-être dit « quête » au lieu de combat, j'ai retenu ce dernier mot. « L'exil est un paradoxe, est ton paradoxe. Tu n'es pas d'ici, et tu n'es plus de là-bas. Nulle part, peut-être, es-tu, deviens-tu. Mais c'est ici que ce "nulle part" prend forme, peut prendre forme, peut devenir une écriture, ton écriture. C'est cela, ce qui s'en vient, ta poésie. »

Je ne puis oublier cela. Cette parole, cet entretien, ce dialogue entre nous, a été un moment décisif. Les *Poèmes de l'Amérique étrangère* en ont été rendus possibles. Je ne sais plus très bien ce qu'ils étaient. J'ai écrit des choses qui me sont plus présentes aujourd'hui, des poèmes dont je peux prendre distance comme d'un ami pour mieux l'estimer. Mais je sais cela, dont Gaston m'aidait à prendre conscience et qui traverse toute l'histoire de mes textes, depuis ces anciens *Poèmes de l'Amérique étrangère* qu'il aimait.

MICHEL VAN SCHENDEL
TORONTO, LE 4 OCTOBRE 2003